

Almería 1522

Reconstruction d'un tremblement de terre

Olivier Defourny

ALMERÍA 1522

**RECONSTRUCTION D'UN
TREMBLEMENT DE TERRE**

© Olivier Defourny, 2022
www.olivierdefourny.com
Independently published
Tous droits réservés
ISBN-13 : 9798371771360

À la mémoire de mon grand-père Guy Defourny (1930-2016)

INTRODUCTION

Les événements surviennent, les hommes qui les ont vécus en parlent, ceux qui leur succèdent en prolongent le souvenir, mais des témoignages entiers ou des détails s'oublent et les historiens et les conteurs comblent les lacunes du récit : l'histoire devient légende.

Ma relation du grand tremblement de terre d'Almería de 1522 s'appuie sur plusieurs documents d'époque, comme la note inscrite par le notaire almérien Alonso de Palenzuela dans son protocole, la lettre du diplomate Pierre Martyr d'Anghiera à l'archevêque de Cosenza Giovanni Ruffo de Theodoli, la lettre du diplomate Martin de Salinas au chanoine trésorier de la cathédrale de Salamanque, le mémoire rédigé dans les villes de Válor et Ugíjar deux semaines après le séisme, le récit épistolaire publié à Cologne en 1523, les anecdotes révélées par l'ambassadeur vénitien Andrea Navagero dans son *Viaggio fatto in Spagna ed in Francia*, la note informative laissée par le capitaine Alonso de Astorga en 1530, la chronique de l'historien Pedro de Mexía dans son *Historia del emperador Carlos V*, des ordonnances royales, des rapports militaires, des comptes-rendus de l'Église locale, etc.

Pour donner vie au récit et le cheviller au contexte d'époque, j'ai également puisé une multitude d'informations dans des sources directes antérieures au tremblement de terre, dans des monographies historiques, dans la correspondance de Charles Quint et d'Adrien VI, dans les protocoles du notaire Palenzuela, dans de vieux plans d'Almería, etc.

Tout au long de mon travail de rédaction, j'ai veillé à ne pas m'écarter des éléments historiques incontestés et à rester fidèle à la réalité connue, mais — qui sait ? — les historiens exhumeront peut-être au cours des prochaines décennies de nouveaux documents qui compléteront mieux que moi les lacunes qui subsistent dans le déroulement des événements spectaculaires que je vous invite à découvrir dans ce livre.

CHAPITRE I

Le vent soufflait sur la baie d'Almería en ce lundi 22 septembre 1522. Une odeur âcre de poisson régnait le long des plages et de l'embarcadère. Le jour se levait à peine sur la ville côtière et déjà son port grouillait de monde.

C'était un port d'excellent mouillage, fréquenté depuis des siècles grâce à la topographie particulière de la côte qui permettait aux bateaux de se protéger du levant ou du ponant en fonction de leur lieu d'ancrage. Trois ou quatre siècles avant la Reconquête, les Maures avaient construit en son cœur une jetée afin d'agrandir sa capacité d'accueil. Elle s'y trouvait encore et, attachés à elle, des vaisseaux de guerre, des navires marchands et des barques de pêcheurs dansaient sur les vaguelettes troubles de la Méditerranée.

Le brigantin qui venait de larguer les amarres quelques instants plus tôt se classait dans la première catégorie. Ce grand-voilier à deux mâts, aux voiles carrées, dont la plus grande, appelée brigantine, se gonflait du souffle chaud du levant, était réputé pour sa vélocité, ce qui, en mer d'Alboran, s'avérait une qualité appréciable : les pirates pilotaient eux aussi des embarcations rapides et ils infestaient les eaux qui séparaient l'Europe de l'Afrique.

Or, le brigantin en question se rendait sur le continent d'en face. Sa traversée durerait de douze à seize heures en fonction de la puissance du vent.

Sur le pont, parmi les ombres derrière lesquelles on discernait soldats et marins, des silhouettes pâles se détachaient. Leur tenue — tunique blanche, scapulaire blanc, cape blanche avec capuche, et à hauteur de poitrine un blason représentant une croix de Malte blanche sur fond rouge par-dessus quatre lignes rouges verticales sur fond jaune — ne prêtait guère au doute. Il s'agissait de moines mercédaires et quiconque connaissait l'histoire de leur ordre devinait la raison de leur voyage en Afrique.

Ils étaient originaires de Burgos, dans le nord de la Castille, où leur communauté occupait un couvent flambant neuf dirigé par le *Comendador* Juan de Soria. Ils avaient traversé le royaume castillan de haut en bas, puis s'étaient enfoncés dans celui de Grenade où, après une courte escale à Guadix, ils avaient suivi les rives vertes de l'Andarax jusqu'à atteindre Almería — Almería qui, éveillée par les couleurs chaudes du jour, s'éloignait déjà de leurs yeux.

Le visage de la ville depuis la mer était tout à fait différent de celui qu'elle affichait depuis l'intérieur des terres, aux abords du fleuve, où les champs, les potagers, les vergers faisaient croire à la redécouverte du paradis perdu. Almería, les moines le constataient au fur et à mesure que le halo de clarté s'étendait par-dessus elle, s'élevait au cœur de montagnes arides, sèches, tristes, où la végétation refusait obstinément de pousser, où la pluie rarement décidait de tomber.

Son cachet mauresque, notable une fois les portes de la ville franchies, s'escamotait à présent derrière les remparts qui la protégeaient contre les envahisseurs. Une muraille et plusieurs tourelles masquaient son centre urbain, et cette clôture de briques brunes remontait, doucement d'abord, puis de façon de plus en plus abrupte, vers une colline haute de soixante-dix mètres au sommet de laquelle se juchait une forteresse dont l'axe est-ouest mesurait près d'un demi-kilomètre : l'Alcazaba. Dans le paysage lunaire de la côte, on ne voyait qu'elle, fière, dominante, imprenable aurait-on cru.

Oui, le visage d'Almería qui saisissait les moines en cet instant était celui d'une ville fortifiée, retranchée, d'une ville sur un éternel pied de guerre, d'une ville qui refusait de se faire conquérir. Derrière la muraille, écrasés par l'ombre de l'Alcazaba, ressortaient quelques éléments architecturaux ou naturels, comme l'inébranlable tour de la cathédrale ou le dandinement des palmiers. À l'ouest, des ruines *extra-muros* indiquaient que, autrefois, Almería avait eu un rayonnement plus intense.

Poussé par le vent, le brigantin longeait la côte sans prendre le risque de trop tôt s'en éloigner. Bientôt, Almería disparaîtrait derrière l'une des falaises qui bordaient le rivage de la Méditerranée. Bientôt, les navigateurs s'aventureraient plus avant dans la dangereuse mer d'Alboran.

Cela faisait des siècles déjà que, dans la sempiternelle guerre que se livraient chrétiens et musulmans, ces derniers s'étaient spécialisés dans la piraterie et l'enlèvement de leurs ennemis en vue de leur mise en esclavage ou dans l'objectif d'en tirer une bonne

rançon. Almería elle-même, durant les ultimes années de l'émirat nasride de Grenade, avait été le port de refuge de pirates qui faisaient des incursions jusqu'à Valence, voire Barcelone.

Ces vils procédés de l'ennemi avaient révolté l'Europe chrétienne et chevaleresque, qui refusait d'abandonner ses enfants à des mains si impitoyables. Et comme parfois des prisonniers envisageaient d'abjurer leur foi dans l'espoir de gagner la sympathie de leurs tortionnaires, l'Église s'était immiscée dans la lutte à sa façon. Deux ordres avaient été créés en son sein en réponse aux enlèvements de chrétiens.

L'ordre de la Très Sainte Trinité et de la Rédemption des Captifs, dit ordre des Trinitaires ou Mathurins, avait été fondé en 1194 et l'ordre de Notre-Dame-de-la-Merci, dit ordre des Mercédaires, en 1218. Tous deux avaient pour mission principale de délivrer les chrétiens capturés par les maures. Au cours des trois derniers siècles, ils avaient envoyé des centaines de missionnaires en terre musulmane afin de négocier, contre monnaie sonnante et trébuchante, la libération de prisonniers. C'est à ce titre que certains d'entre eux avaient foulé la poussière des rues d'Almería bien avant les armées des Rois Catholiques. C'est à ce titre que certains d'entre eux avaient été torturés, parfois tués, par les troupes barbaresques.

L'ordre des Mercédaires, dont faisaient partie nos navigateurs blancs, avait engendré bien des martyrs au cours de ces opérations de rédemption dans le sud de l'Europe et le nord de l'Afrique. Les géôliers de saint Raymond Nonnat, fâchés de son prosélytisme, l'avaient fouetté à sang et lui avaient percé les

lèvres au fer rouge pour pouvoir les clore avec un cadenas. À la même époque, en 1240, les Barbaresques avaient attaché saint Sérapion d'Alger sur une croix de Saint-André et l'avaient éviscéré puis démembré. En 1266, ils avaient suspendu saint Pierre Armengol par le cou à un gibet pendant une journée, sans pour autant réussir à le tuer. Ces trois martyrs dont le nom nous est resté avaient pour point commun de s'être offerts comme otages en échange de la libération de prisonniers. Telle était leur mission. Ils s'y étaient engagés vis-à-vis de Dieu.

Aux trois vœux traditionnels des ordres réguliers — pauvreté, chasteté et obéissance —, les mercédaïres avaient en effet ajouté un quatrième, celui de se livrer en otage si c'était le seul moyen de libérer les captifs. Ils s'aventuraient ainsi en terre ennemie, pourvus de valeurs importantes, et quand celles-ci ne suffisaient pas à affranchir tous les esclaves chrétiens, ils se donnaient aux maures dans l'attente qu'une deuxième expédition vienne les secourir. Ils sacrifiaient leur vie terrestre, parfois littéralement, pour sauver l'âme des malheureux que l'espoir avait abandonnés. Les moines à bord n'étaient donc pas moins vaillants que les hommes d'armes à leurs côtés — au contraire. À la différence de ceux-ci, leur périple ne s'arrêterait pas à Vélez de la Gomera, la destination du brigantin.

Cette ville côtière était l'une des petites mais précieuses enclaves chrétiennes en terre africaine. Elle était veillée par un îlot-rocher de dix-sept mille mètres carrés que Pedro Navarro, agissant pour le compte de Ferdinand le Catholique, avait arraché aux corsaires berbères en 1508, puis fortifié. Juan de Villalobos, gouverneur

militaire de la place forte, commandait la garnison d'une trentaine d'hommes qui y avait été détachée.

Une vingtaine de milles séparait les moines de ce dernier îlot de sécurité. Subiraient-ils une attaque de pirates avant d'y ancrer ? Devraient-ils naviguer de nuit ? Quels dangers affronteraient-ils une fois sortis des fortifications, une fois qu'ils s'aventureraient en territoire ennemi ?

Un fait semblait sûr : ils couraient grand péril. Et ils le savaient. Ils s'attendaient à beaucoup de choses, presque à tout, mais sans doute pas au phénomène dont ils allaient être les témoins privilégiés.

Ces moines ne rentreraient pas dans l'histoire pour la raison qu'ils s'étaient imaginée.

Déjà des nuées d'oiseaux piailleurs volaient confusément par-dessus le brigantin. Ce signe avant-coureur fut interprété comme le début d'une tempête. Le vent avait-il gagné en intensité ? Les courbes des vagues paraissaient plus rondes, leur progression plus anarchique, et pourtant, d'après les voiles, la force du levant n'avait pas varié.

CHAPITRE II

Le vent qui butait contre les murailles paraissait toujours s'amplifier dès qu'il en franchissait le crénelage. Les soldats qui veillaient les tours et les remparts de la ville, face balayée par Éole, avaient une vue plongeante sur l'horizon. La légende voulait que, depuis leur perchoir, ils fussent parfois en mesure d'observer les lointaines terres d'Afrique, mais jamais un de ceux qui étaient de faction en ce matin du 22 septembre 1522 n'avait eu l'occasion de vivre cette rare expérience, sauf en mirage peut-être. Tout ce qu'ils pouvaient apercevoir du sud depuis leur poste était l'échancrure bleue et étincelante dessinée par la Méditerranée par-devant Almería, et cette échancrure était à peu de choses près la seule ouverture de la ville côtière sur le monde.

Almería était une cité isolée. Elle était limitée par la mer au sud, par le massif montagneux de Gádor à l'ouest, par celui d'Alhamilla au nord et par l'embouchure de l'Andarax à l'est. Comme si ce premier cercle d'obstacles ne suffisait pas, la nature en avait ajouté un deuxième au-delà : la vaste plaine qui succédait aux rives du fleuve s'arrêtait net à hauteur du cap de Gata et, derrière le massif de l'Alhamilla, le redoutable désert de Tabernas

menaçait les marcheurs égarés ; du côté nord-ouest, la Sierra Nevada se dressait entre les terres almériennes et Grenade.

Une seule route permettait d'accéder à Almería par voie terrestre ; quiconque venait du nord, de l'est ou de l'ouest l'empruntait obligatoirement. Longue d'une quinzaine de kilomètres, elle commençait à hauteur des villages de Gádor et Rioja et longeait la berge de l'Andarax ; sans difficulté majeure, elle prêtait plutôt à la rêverie.

Néanmoins, il fallait parvenir à elle, et les chemins qui la précédaient n'étaient pas aussi idylliques. Les voyageurs de Murcie ou de Vera devaient traverser les paysages désolés du désert de Tabernas. Quant à ceux qui venaient du reste du pays, ils transitaient nécessairement par Guadix, et l'itinéraire reliant la cité troglodyte à Gádor se révélait des plus effrayants. Mille endroits se prêtaient à l'accident et au coupe-gorge. Lorsque, dans la foulée de la conquête d'Almería, la cour royale avait emprunté cette route, ses étroits sentiers, ses remparts rocheux et ses vallées obscures et tortueuses l'avaient exposée à plus de peur et plus de danger que la prise de la ville côtière.

Des travaux effectués en 1495 et 1496 avaient rendu la route plus praticable, mais la menace des bandits *monfíes* réfugiés dans les Alpujarras pesait toujours sur les itinérants. En outre, les multiples détours qu'il fallait opérer conduisaient les voyageurs de plusieurs cités à privilégier la voie maritime dès qu'ils en avaient les moyens. Ainsi, les Malaguènes préféraient relier leur ville à celle d'Almería par bateau, en longeant la côte en moins d'une

journée, plutôt que de marcher sept jours durant sur des chemins peu sûrs et éreintants.

La situation géographique particulière d'Almería expliquait pourquoi, dans les tours et sur les remparts qui la protégeaient de l'extérieur, les soldats avaient surtout les yeux rivés sur la Méditerranée. Le danger venait essentiellement de là.

Ils surveillaient le transit des navires — le brigantin qui avait quitté le port aux premières lueurs du jour avait déjà échappé à leur vue —, guettaient le lointain de la mer et jetaient des coups d'œil furtifs aux tours d'observation érigées le long de la côte. En cas d'assaut pirate, le tocsin des places retentirait et les troupes du capitaine Alvaro Gómez de Orozco devraient partir en trombe vers l'endroit du débarquement afin de combattre les envahisseurs.

Nulle part n'apparaissait le signe ou le drapeau annonciateur d'un danger, rien n'indiquait que Barberousse attaquerait aujourd'hui, mais dans les mémoires restait vif le souvenir de l'expédition pirate qui, quelques semaines plus tôt, avait permis à quatre fustes et soixante Berbères d'amarrer sur la côte des Albuferas, à une soixantaine de kilomètres d'Almería, et de harceler les gardes de la tour de l'Alhamilla.

Ce n'était pas le capitaine Gómez qui avait été appelé sur place, mais le capitaine Herrera, qui avait pour résidence la ville d'Adra plus proche. Herrera traînait comme un boulet une réputation de militaire frileux, laquelle s'était une nouvelle fois vérifiée à cette occasion.

Entouré de trente-cinq soldats d'infanterie et de onze écuyers, il avait jugé le rapport de force inégal lorsqu'il s'était retrouvé à moins de cent mètres des pirates. Il avait enjoint à ses troupes de battre en retraite, abandonnant cinq de ses hommes à leur triste sort. Les écuyers Pedro Pinto et Juan de Triana s'étaient offusqués de cette conduite et, ignorant les ordres de leur supérieur, ils s'étaient précipités au secours de leurs compagnons en péril, qu'ils avaient pu sauver, tout en mettant en fuite l'ennemi. Prenant ombrage de cette insubordination, le capitaine Herrera les avait menacés de mort et avait renvoyé de sa garnison les cinq têtes brûlées qui, par leur comportement turbulent, avaient attiré l'attention des pirates.

Ce conflit avait nécessité l'envoi à Adra, six jours plus tard, de Bernardino de Mendoza, dont le frère, Luis Hurtado de Mendoza, marquis de Mondéjar et comte de Tendilla, avait charge de la défense côtière du royaume en tant que capitaine général de Grenade. Mendoza avait réintégré les soldats chassés tout en maintenant sa confiance en Herrera. Pedro Pinto, quant à lui, avait préféré remettre sa démission plutôt que de servir, pour reprendre ses termes, « *un capitaine aussi couard* ». Il ne pensait pas si bien dire... Peu de temps après, lorsque les pirates étaient revenus à la tour de l'Alhamilla et en avaient capturé le garde, Herrera avait décidé, après trois heures d'affrontements à bonne distance, de mettre fin aux hostilités, prétextant de la tombée du jour et de sa fatigue pour se retirer à Adra, laissant ainsi fuir l'ennemi au plus grand mécontentement de ses troupes.

Le capitaine Alvaro Gómez de Orozco, à la tête des fantassins, des gardes et des éclaireurs d'Almería, n'avait pas la vilaine réputation du capitaine Herrera. Il avait d'ailleurs reçu le surnom d'*el Zagal*, le Vaillant. Les débarquements pirates se déroulaient d'ordinaire en dehors de sa zone d'intervention. Almería, à l'instar de toutes les villes côtières situées entre Naples et Cadix, demeurait toutefois à la merci de Barberousse et de ses innombrables frères de terreur. La vigilance s'imposait.

L'importance géostratégique de la cité expliquait pourquoi, dès sa conquête en 1489, les Rois Catholiques y avaient dépêché quatre cent vingt-deux soldats sous les ordres de Gutierre de Cárdenas, gouverneur militaire de l'Alcazaba, pour un coût annuel de plus de deux millions de maravédís. Elle expliquait aussi l'arrivée de près de cent soixante écuyers lors du repeuplement qui avait suivi la première révolte mauresque.

Trente ans plus tard, les cent vingt fantassins et arbalétriers d'Alvaro Gómez de Orozco se voyaient assistés par quarante-cinq piquiers dirigés par Jerónimo de la Cueva. Certains de ces hommes d'armes dormaient dans les deux premières enceintes de l'Alcazaba ; les autres disposaient de logements dans les différents quartiers de la ville, principalement dans celui de l'Almedina. Ils recevaient leur solde moins souvent qu'ils n'auraient dû, mais ils étaient nourris, et ce simple élément suffisait à leur bonheur. La terre d'Almería pouvait se montrer impitoyable : la sécheresse, la famine, la pauvreté et les épidémies constituaient autant de fléaux qui s'abattaient avec une régularité cruelle sur la tête de ses habitants.

Ainsi, jour et nuit, sans broncher, les soldats se relayaient dans leur mission de surveillance des côtes, et ce lundi 22 septembre 1522 n'échappait pas à la règle. La garde de jour avait remplacé la garde de nuit depuis près de deux heures et patrouillait avec attention sur les cinq kilomètres de remparts qui entouraient la ville. Cela faisait quelque temps déjà que le clocher de la cathédrale avait sonné tierce. L'ombre portée de l'Alcazaba se retirait doucement et laisserait bientôt tous les soldats en proie aux rayons piquants du soleil.

Ceux qui étaient installés du côté occidental, sur la muraille dite du *Cobertizo* qui coupait l'Almedina en deux, reculaient au fur et à mesure que le soleil avançait. De là-haut, ils avaient une vue plongeante sur la cathédrale de l'Annonciation et l'agitation qui régnait dans ses alentours. Le quartier de l'Almedina, aussi connu en tant que paroisse de *Santa María*, correspondait à la vieille ville musulmane, à son noyau originaire, et à ce titre renfermait en son sein les édifices majeurs de la cité. Les grands hommes de l'Almería chrétienne — religieux, politiques ou militaires — s'y étaient établis.

De l'autre côté de la muraille du *Cobertizo*, seuls des champs et des vergers s'offraient à la vue des gardes. Des palmiers, bananiers, oliviers et mûriers côtoyaient de petits moulins et des norias. Plus personne ne vivait dans l'Almedina occidentale depuis la fin du XIII^e siècle, mais les Almériens n'avaient pas pour autant renoncé à cet espace protégé par un mur certes délabré mais toujours debout. Ils l'exploitaient à leur façon.

Soudain, des ailes battirent et une nuée d'oiseaux s'échappa des cimes d'un verger. Plus loin, une autre masse folle s'envola. Aucun coup de feu n'avait pourtant retenti. Un garde étonné tourna la tête vers l'étrange spectacle de ces volatiles qui pépiaient frénétiquement et décrivaient d'inintelligibles arabesques dans les airs.

En contrebas, la silhouette épouvantée d'un chien disparut à toute vitesse derrière un escarpement du terrain. Quelque part dans l'inconnu, un bovin poussa un mugissement strident ; un âne hennit.

Que se passait-il ? Les sens du soldat se troublaient ; c'était comme si un mal aussi terrible que soudain l'avait saisi. Ses jambes flageolaient ; une effroyable angoisse lui oppressait le cœur. Il posa une main sur un merlon. Était-il sur le point de s'évanouir ou était-ce autre chose, une défaillance de la muraille sous lui ? Il se retourna vivement vers ses compagnons d'armes, mais ne put croiser leur regard, car ses espadrilles perdirent le contact du pavé.

CHAPITRE III

La ville d'Almería ne s'arrêtait pas à ses murs. Nombreux étaient ceux qui résidaient dans les faubourgs, notamment les agriculteurs et les artisans. Leur métier exigeait depuis tout temps, pour les premiers, qu'ils demeurent près de leurs champs, pour les seconds, qu'ils s'éloignent des centres urbains à des fins de salubrité publique.

La plupart de ces hommes étaient des morisques, c'est-à-dire des nouveaux chrétiens. Leurs aïeux avaient respecté les préceptes du Coran, et eux aussi — jusqu'à ce qu'en 1500, à l'issue de la deuxième révolte mauresque, on leur fasse abjurer leur foi.

Physiquement, ils se distinguaient très peu des Espagnols. Leurs ancêtres n'étaient ni Berbères ni Arabes : ils étaient Wisigoths. La conquête de la péninsule ibérique par les Omeyyades au début du VIII^e siècle n'avait pas donné lieu à un remplacement de population ; seuls les dirigeants, la langue et la religion avaient changé. Certes, le sang s'était parfois mélangé, mais essentiellement dans les hautes sphères du pouvoir, rarement dans les basses couches de la société. Or, les derniers chefs de l'émirat nasride de Grenade et leur cour avaient choisi la voie de l'exil

lors des mois qui avaient suivi la Reconquête. Bref, il ne restait plus qu'une seule ethnie d'hommes en terre andalouse.

Cependant, sept à huit siècles d'isolement avaient effacé l'histoire commune. Désormais, la religion, la langue et les coutumes séparaient les vieux frères retrouvés, qui ne se reconnaissaient plus, qui ne se supportaient plus.

Lorsque les Rois Catholiques avaient négocié la reddition d'Almería et des cités environnantes en 1489, ils s'étaient montrés généreux envers leurs nouveaux sujets : contrairement aux habitants de Vera et Mojácar, deux autres places fortes proches de la mer, ceux d'Almería avaient pu rester à l'intérieur des murs de la ville. Ils avaient pu conserver leur religion coranique, leur régime fiscal, leurs vêtements traditionnels. Ils avaient reçu le droit de déménager en Afrique, de ne pas être contraints de travailler gratuitement ou de ne pas devoir combattre leurs frères musulmans qui poursuivaient leur résistance près de Grenade.

Sans doute chaque partie était-elle allée plus loin dans les concessions qu'elle ne l'avait vraiment voulu. Dès le printemps 1490, de premières révoltes avaient éclaté du côté d'Adra ; elles s'étaient répandues dans toutes les Alpujarras et même au-delà durant l'été. La répression avait été sévère.

À Almería, où la crainte d'une rébellion croissait de jour en jour, sept cents familles musulmanes avaient été chassées hors des murs de la ville ; seules trois cents avaient pu la réintégrer après avoir montré patte blanche.

Afin de combler le vide laissé par ces départs forcés, un grand plan de repeuplement avait été mis sur pied par les autorités chrétiennes. Durant les dernières années du XV^e siècle, près de cinq cents familles issues des royaumes espagnols et de pays limitrophes avaient pris possession des maisons, champs et vergers abandonnés dans l'enceinte et les faubourgs d'Almería.

Cette présence nouvelle avait entraîné, si pas une modification physique de la cité, à tout le moins un bouleversement de son âme, de ce qu'elle avait toujours été. Les mosquées et autres ribats avaient peu à peu été réemployés à des fins civiles ou religieuses. La mosquée principale était devenue église de *Santa María*, puis avait été consacrée cathédrale de l'Annonciation le 21 mai 1492.

En 1500, une deuxième vague de révoltes avait éclaté dans le royaume de Grenade. À Adra, les rebelles avaient mis à mort quatre-vingts soldats. Almería, soudain menacée, avait envoyé des lettres de demande d'assistance à Lorca et Murcie ; Pedro Fajardo y Chacón était venu la secourir.

Une fois les mudéjars matés, les Rois Catholiques leur avaient laissé le choix : l'exil ou la conversion.

Très peu étaient partis. Une terre ne s'abandonnait pas, une terre ne s'abandonnait jamais, qui plus est lorsqu'elle appartenait à la même famille depuis des générations, depuis des siècles. La religion pouvait toujours se feindre ; l'islam autorisait d'ailleurs cette pratique — connue sous le nom de *taqiya* — dans certaines

circonstances, notamment quand il s'agissait d'éviter les persécutions.

Ainsi, comme s'ouvrait le XVI^e siècle, entre un et deux milliers d'Almériens étaient officiellement devenus des morisques, des nouveaux chrétiens, mais combien parmi eux avaient vraiment juré leur foi au fin fond de leur âme ? Très peu. Ils avaient adopté des noms chrétiens, ils se rendaient aux offices et célébraient les fêtes religieuses, mais leur comportement ne trompait personne, pas même les autorités, qui savaient d'expérience qu'il suffirait de très peu pour qu'ils se jettent dans les bras des premiers libérateurs musulmans venus. Certains morisques ne protégeaient-ils pas les bandits *monfies* qui vampirisaient les Alpujarras ? D'autres ne fournissaient-ils pas de précieux renseignements aux pirates d'outre-mer ?

Au fond, quoi de plus humain ? Cette population humiliée, à qui on avait confisqué forteresse, temples, maisons, champs, vergers, cette population à qui on avait volé la ville, qu'on avait reléguée aux campagnes, aux montagnes, et qui jour après jour ressentait le goût toujours plus âpre de la défaite sur ses lèvres fulminantes, cette population qu'on avait privée d'avenir n'aspirait-elle pas à retrouver ce qui, dans sa mémoire collective, correspondait à des temps meilleurs ?

Depuis l'arrivée des chrétiens, et plus encore depuis que l'on avait chassé la majeure partie des natifs, un lent déclin économique touchait la zone côtière. Les routes commerciales autrefois empruntées par les navires marchands de l'émirat avaient été fermées, et les pirates qui sévissaient en mer d'Alboran rendaient

l'ouverture de nouvelles voies compliquée. Les manufactures locales souffraient de plus en plus de la concurrence des autres villes méditerranéennes et s'adaptaient avec difficulté aux us des nouveaux partenaires chrétiens. Pour ne rien arranger, les biens de première nécessité venaient parfois à manquer.

Dans les faubourgs, pourtant, les artisans continuaient à produire d'arrache-pied ce qu'ils faisaient de meilleur. En ce matin du lundi 22 septembre 1522, les tanneurs battaient leurs peaux, les potiers modelaient leurs vases de céramique, les fabricants d'épées affinaient leurs lames, les menuisiers râpaient leurs planches. Dans les champs, les agriculteurs labouraient leurs terrains avec des bêtes de trait ; les femmes nourrissaient et déplumaient la volaille. Tous profitaient de l'ingénieux système de drainage d'eau qui avait été mis sur pied à l'époque musulmane : de l'Andarax dérivait plusieurs fossés d'irrigation, certains approvisionnant le centre-ville, notamment l'Alcazaba et la fontaine de la cathédrale, d'autres traversant les champs *extra-muros* et alimentant les manufactures qui s'échelonnaient au nord-est de la ville, par-devant la porte de Pechina.

Les artisans les plus nombreux étaient sans conteste les potiers et les tisserands. Cela faisait des siècles qu'Almería était réputée pour la qualité de sa soie ; les marchands génois, habitués du port, parlaient d'ailleurs du « ver d'Almería » quand ils se référaient au ver à soie.

En cet instant, un père et son fils s'affairaient dans un entrepôt : ils plongeaient un élevage de cocons dans une cuve chauffée par un feu et tournaient précautionneusement un bâton dans l'eau.

Dans la pièce voisine, une dame coiffée d'un voile, assise sur un tabouret, extrayait les fils d'un cocon à l'aide d'une roue ; elle bavardait avec d'autres femmes penchées sur leur métier à tisser. Sur une étagère en bois, divers matériaux et récipients, parmi lesquels on reconnaissait des cristaux d'alun, s'offraient à la vue et à la main des travailleuses. À l'écart, suspendues à des barres surélevées, de belles étoffes colorées se balançaient au gré des courants d'air. Près de la porte se dressait un comptoir et près du comptoir s'exposait une collection de tissus maison. Il régnait dans cet atelier la même ambiance que tous les jours, une ambiance familiale et détendue, une ambiance sérieuse néanmoins.

Tout à coup, les deux hommes crurent noter que dans la cuve l'eau tanguait. Cela fut d'abord presque imperceptible, à cause du mouvement du bâton qui provoquait lui-même des oscillations, mais très vite le balancement du liquide s'accrut et l'étuve déborda. Une langue d'eau brûlante éclaboussa le père, qui jura en arabe, et une poignée de cocons chut au sol. Au même moment, un grand bringuebatement retentit et un vase se rompit après avoir dégringolé du plan de travail. La terre tremblait et ses vibrations se répercutaient à travers les deux corps tendus sur leurs jambes. Fuir, il fallait fuir.

Dans la pièce à côté, les femmes se levèrent de leurs tabourets en criant. Les métiers à tisser bondissaient, l'étagère également, et les récipients en verre et en céramique se brisaient les uns après les autres sur les pavés. L'équilibre se perdait ; les murs et le sol semblaient gondoler. La porte battit, un contrevent chut et éclata. Une machine se renversa et glissa comme sur une pente, heurta

deux tabourets. D'atroces grincements s'échappaient de la charpente du toit et une poussière aussi grise que funeste retombait sur les formes mouvantes. Les pieds, un devant l'autre, aussi vite qu'il se pût, s'orientaient vers la sortie, les bras écartés cherchaient l'équilibre, mais les secousses toujours plus violentes balayèrent les corps avec les meubles, les projetèrent les uns contre les autres, les assommèrent.

L'un tenta bien de se relever. À quatre pattes, il s'élança vers l'entrée, dont la porte avait été décrochée, l'entrée dont les angles paraissaient tout sauf droits, l'entrée dont la forme se modifiait à chaque instant, l'entrée qui n'était plus qu'un trou vers la rue, vers la lumière, vers la survie. Quelque part, des éboulements grondaient, se rapprochaient. Partout, les poutres et les murs lâchaient.

La silhouette appuya très fort sur ses membres et bondit à l'extérieur juste avant que les linteaux ne cèdent. Elle vit la clarté du jour, puis les briques de l'entrepôt, expulsées vers l'avant, retombèrent sur elle les unes après les autres et l'ensevelirent sous leur poids. Poussière, tout n'était plus que poussière.

CHAPITRE IV

Ses affaires réglées et sa prière de tierce dite, l'archidiacre Luis de Ordaz prit la direction de la cathédrale de l'Annonciation, où la messe devait sans doute s'achever. C'était une figure bien connue des Almériens. Il faisait partie des premiers chanoines à avoir mis les pieds dans la cité et avait obtenu son archidiaconé au cours de la deuxième décennie d'occupation chrétienne. En tant que vicaire judiciaire, il était un des religieux les plus influents de la ville, peut-être même le plus important.

Il venait de rentrer à Almería depuis peu. L'épidémie de grippe qui avait sévi *intra-muros* entre avril et août, qualifiée de peste par d'aucuns, l'avait contraint à s'éloigner du danger et des fidèles. Chaque fois qu'il traversait les places et les ruelles étroites de la vieille ville, comme en ce moment, il constatait ô combien la vie avait repris ses droits et cela lui plaisait.

Il trempa sa main dans le bénitier et se signa en pénétrant à l'intérieur du temple où, comme toujours, un bruit de fond régnait. Un sacristain nettoyait calice et ciboires, un acolyte portait un encensoir fumant, des pénitents clairsemés priaient à voix haute, deux hommes négociaient en italien devant la chapelle de saint

Indalecio, des murmures s'échappaient des confessionnaux, et tous les palabres de la cour sur laquelle s'ouvraient les sept nefs parvenaient jusqu'à l'archidiacre, mélangés aux rafraîchissantes éclaboussures de la fontaine et aux frémissements des citronniers.

Il s'arrêta à hauteur du chœur et, d'un regard studieux, étudia la succession d'arcs qui reliaient les piliers les uns aux autres. À l'automne, il en avait fait réparer deux qui menaçaient de s'effondrer, mais ces travaux d'entretien demeuraient insuffisants à ses yeux. Il avait d'ambitieux projets pour la cathédrale et, maintenant qu'il était de retour, il lui tardait d'à nouveau pouvoir investir une partie de son temps dans son embellissement. Il comptait faire abattre les trois nefs centrales pour en ouvrir une plus grande qui reposerait sur sept arcs en pierre, plus hauts, plus forts, plus chrétiens. Dans cette large ouverture pratiquée sur le modèle de Cordoue s'élèveraient la chapelle principale, deux chaires de prédication, le chœur et deux chapelles latérales.

Depuis sa consécration, l'ancienne grande mosquée n'avait guère subi de modifications. Certes, on l'avait dotée de chapelles et placardée d'art chrétien, notamment d'un remarquable retable composé d'un haut-relief du Sauveur et de quatre toiles flamandes, certes, on avait monté de nouvelles cloches en haut de l'ancien minaret, mais, d'un point de vue strictement architectural, l'Église n'avait opéré que des réfections mineures à l'édifice. Considéré comme un des plus beaux temples du royaume de Grenade, il souffrait sans doute de ses cinq siècles et gardait une touche orientale trop prononcée aux yeux de certains. Cela faisait

trente ans et quatre mois que le diocèse d'Almería avait été fondé. L'heure de réformer en profondeur la maison de l'évêque n'avait-elle pas sonné ?

En trente ans, pas moins de six papes s'étaient relayés à la tête de la sainte Église catholique : Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III, Jules II, Léon X et Adrien VI. Sur la même période, trois hommes avaient occupé le poste d'évêque d'Almería. Pas un toutefois n'avait choisi la ville pour résidence. Elle n'avait sans doute pas suffisamment de grandeur et de renommée à leurs yeux ; elle était en outre trop isolée du reste du royaume pour que, depuis là, on pût y jouer un rôle d'importance à la cour.

Le premier évêque, Juan de Ortega, aumônier des Rois Catholiques, avait bien rendu visite à la cité côtière à l'une ou l'autre reprise, mais il s'en était vite désintéressé, envoyant dès 1499 son neveu Francisco de Ortega sur place pour veiller à la bonne marche de l'Église locale. En 1515, Francisco de Sosa avait hérité de la mitre épiscopale, dont il avait abandonné les attributs entre les mains de Luis de Ordaz. Il était décédé en juillet 1520 et avait été remplacé par Juan González de Meneses y de la Parra, lequel avait délégué son frère Blas Caballero au moment de prendre possession de l'évêché. À la mort de ce troisième évêque moins d'un an plus tard, le chapitre cathédral avait déclaré le siège vacant et, dans l'attente de la désignation d'un successeur, avait chargé Luis de Ordaz de ses fonctions.

Celui-ci avait repris sa marche sur le marbre qui pavait le lieu sacré et se dirigeait vers la salle dédiée aux réunions du chapitre et aux archives. Une fois la lourde porte refermée derrière lui, il

ouvrit le haut coffre dans lequel étaient classés tous les documents d'importance : rapports des réunions du chapitre, comptes financiers, actes de propriété, etc.

Le jeune diocèse d'Almería avait peut-être pâti de l'absence d'un évêque sur place, et il souffrait sans conteste d'une certaine désorganisation, de l'appétit des diocèses voisins, de l'intransigeance des seigneurs terriens sur leurs droits, mais à l'échelle locale il était riche, extrêmement riche. La cathédrale avait hérité de la moitié des biens de la grande mosquée — l'autre moitié échéant à l'hôpital royal et au couvent des Frères prêcheurs —, ce qui en soi représentait une petite fortune. Cela avait d'ailleurs attisé la convoitise des autorités municipales qui, après un combat de longue haleine devant la cour des Rois Catholiques, avaient réussi à lui soutirer la gestion des eaux en 1503. Malgré cette perte, les rentes allouées au diocèse almérien assuraient à ses bénéficiaires un véritable pouvoir sur les terres récemment conquises. L'usage qui en était fait demeurait néanmoins restreint.

À son modeste niveau, Luis de Ordaz faisait ce qu'il pouvait pour développer l'Église locale, pour rénover les temples vétustes, pour attirer de nouveaux clercs malgré le manque de vocation sacerdotale, pour étendre le culte de la Vierge de la Mer, mais il n'était pas un évêque tout puissant capable de rivaliser avec les seigneurs et d'ordonner que sa volonté fût faite, il n'était qu'un petit archidiacre aux pouvoirs limités. Il ne pouvait se prévaloir d'un titre ronflant pour régner sur le diocèse ; il devait constamment négocier avec ses pairs ecclésiastiques, non seulement ceux

du chapitre mais aussi ceux qui de loin le chapeautaient. Comment dans ces conditions récupérer les paroisses perdues et les rentes non payées, comment dégager une belle et large vue d'ensemble du territoire à organiser ? Luis de Ordaz travaillait au cas par cas, c'était tout ce qu'il pouvait faire, d'autant plus qu'il cumulait d'autres fonctions à celles dont il avait provisoirement la charge. Les institutions catholiques d'Almería manquaient assurément d'un homme fort. Et toute la ville attendait depuis quatorze mois, bientôt quinze, que le pape désignât un successeur à Juan González de Meneses y de la Parra.

Adrien VI, élu le 9 janvier 1522 au terme d'un conclave tendu auquel il ne participait pas, venait d'arriver à Rome le 28 août et avait été officiellement couronné le 31. Son règne pouvait enfin commencer. Ce pape d'origine hollandaise était bien connu dans la péninsule ibérique, car c'était lui qui avait été choisi par Charles Quint pour régir la Castille en son absence ; il avait dû à ce titre lutter contre les *comuneros* lors de la guerre des Communautés de Castille qui doucement s'éteignait. Une mission plus complexe encore l'attendait à présent à la tête d'une chrétienté divisée et en proie aux attaques de l'Empire ottoman. Autant dire que la désignation d'un évêque sur le bout de territoire isolé et peu peuplé d'Almería était le cadet de ses soucis. Dans les faits, il n'aurait qu'à entériner le nom que choisirait Charles Quint. Cela tombait bien : le souverain était de retour en Espagne depuis mi-juillet. Bientôt, le quatrième évêque d'Almería serait connu.

Luis de Ordaz interrompit sa recherche, surpris par l'étrange son cristallin qui régnait dans la pièce. La vibration, légère et

régulière, ressemblait au tintement de deux coupes qui trinquent, et malgré la douceur qui s'en dégagait, le phénomène avait ceci d'inquiétant que jamais il ne s'était produit auparavant et qu'il s'accroissait peu à peu. Qu'était-ce ? D'où provenait-il ? L'archidiacre se retourna.

Sur la table autour de laquelle le chapitre se réunissait d'ordinaire, le candélabre en bronze et ses bougies allumées frissonnaient, comme si la tige était mal fixée à l'ombilic. Ordaz s'approcha et, ce faisant, remarqua que les draperies de soie suspendues au mur gondolaient, que la statue de la Vierge exposée sous les vitraux tremblait elle aussi.

Tout à coup, une secousse invisible le projeta contre une chaise. Les pieds de la table grincèrent, le candélabre tomba à plat et, dans son dos, le coffre claqua. Il se redressa, sonné, soudain conscient qu'il ne pouvait rester plus longtemps dans la salle des archives, et s'élança vers la porte. Il n'allait pas bien vite, à cause de son âge mais aussi des circonstances. Les pavés sous ses sandales en mouvement se fissuraient, éclataient, et il se maintenait en équilibre en s'appuyant aux murs chargés de vibrations, traversés par des grondements menaçants, par des heurts sourds, comme si de partout des corps en chute libre les attaquaient.

Il poussa la lourde porte, qui refusa de s'ouvrir au-delà de quarante degrés, butant sur une aspérité du sol ou sur un objet, et, rentrant le ventre, il s'infiltra tant bien que mal au sein de la cathédrale épouvantée, où des colonnes de particules noirâtres tombaient du ciel, où des cris de frayeur résonnaient, où des ombres couraient. Les quatre-vingts piliers frémissaient et tout l'édifice

avec eux. Les chocs sur le sol — pierres, chaises, retables, statues — croissaient, de plus en plus bruyants. Un coup de cloche retentit, plutôt faible, presque indiscernable dans le vacarme ambiant, et fut très vite suivi d'un autre plus fort, d'une kyrielle d'autres, anarchiques, terribles, angoissants, annonciateurs de grandes calamités. Des craquements fusaient de partout et plusieurs murs se lézardaient.

Luis de Ordaz veillait à rester debout. Son cœur battait fort. Dans le lointain, près des bénitiers qui encadraient l'entrée, il vit une série de piliers se briser comme de vulgaires bâtons et entraîner dans leur chute tout un pan de toiture, qui ensevelit des silhouettes en fuite ; un énorme nuage de poussière se répandit dans tout le temple. Les cloches se turent soudain et, une poignée de secondes plus tard, un fracas assourdissant éclata côté cour. Le souffle propulsa plusieurs citronniers contre les piliers septentrionaux, qui se fracturèrent à leur tour et provoquèrent un deuxième affaissement. L'onde porta jusqu'à l'archidiacre, qui tomba à la renverse.

Engourdi par le choc, il se sentait incapable de se redresser. Couché sur un lit de débris, drapé d'une couverture de plâtre, il ne faisait plus qu'un avec l'édifice : il vibrait avec lui et, à chaque secousse, ses forces s'amenuisaient un peu plus. Il ne voyait plus. Était-ce la fin ? Le cas échéant, la sienne ou celle du monde ?

Sous lui, la terre grondait, la terre pleurait ; il entendait distinctement le mugissement qui s'échappait de ses entrailles, un mugissement affreux, sinistre, apocalyptique, dont les accents maléfiques le paralysaient. Le phénomène en action était-il châtement

de Dieu ou travail du malin ? Une panique de plus en plus intense le gagnait.

Les tremblements s'amplifièrent et vainquirent les dernières résistances de la cathédrale. Les craquements firent place au vent de l'effondrement.

L'archidiacre Luis de Ordaz mourut sur le coup.

CHAPITRE V

Le quartier dit de la Musalla s'était formé à la fin du X^e siècle autour des anciens chemins de la Vega et de Pechina. Jairan, roi de la première taïfa d'Almería, avait érigé une muraille le long de son périmètre terrestre et Zuhair, son successeur, l'avait complétée du côté de la mer. Les trois portes orientales de l'Almedina, dorénavant superflues, s'étaient transformées en voies de passage entre le centre et l'est de la cité. Contrairement aux anciens quartiers de la Hoya et de la Citerne, qui n'avaient pas survécu à la brève conquête chrétienne de 1147 et au déclin ultérieur de la ville, la Musalla était restée habitée au fil des siècles et des royaumes qui s'étaient succédé en terre d'Almería. Elle occupait plus de quarante-six hectares utiles, soit trois à quatre fois plus que l'Almedina. C'était donc un quartier très étendu, bien que peu densément peuplé. On y recensait de nombreux vergers et plusieurs édifices religieux.

La plupart des couvents avaient reçu pour résidence d'anciennes mosquées ou ribats ; ce n'était toutefois pas le cas du couvent de *las Puras*, qui se composait de trois vieilles fermes et de leurs terrains arboricoles nantis de puits et de norias. Il avait été fondé conformément aux dernières volontés du premier gouverneur

chrétien de l'Alcazaba, Gutierre de Cárdenas. Cinq religieuses y vivaient depuis 1515, parmi lesquelles sœur María de San Juan, abbesse de la communauté. On disait d'elle qu'elle avait en sainte horreur le bruit extérieur et que, à l'heure des offices, elle allait sermonner les oiseaux qui chantaient sur les arbres du verger, parvenant à les faire taire par cette seule intervention.

Des éclats de voix s'infiltraient néanmoins régulièrement jusqu'au lieu de recueillement, et ce lundi 22 septembre 1522 n'échappait pas à la règle. Quelques dizaines de mètres plus au nord, la *plaza Vieja* s'animait comme tous les matins, traversée par le claquement métallique des armures de soldats, la rumeur des passants, le trot des chevaux, le gloussement des poules, le cri des marchands. Elle avait déjà reçu bien des noms depuis la Reconquête : place du *Juego de Cañas*, en référence aux tournois de chevalerie qui s'y déroulaient, place du Marché, ou encore, depuis peu, place de la Laine et du Charbon, car ces deux produits s'y vendaient. Les vingt-huit maisons à un ou deux étages qui en dessinaient le contour quadrilatéral hébergeaient des commerces, des auberges, des bains publics et des habitations.

La place était le centre névralgique de la Musalla. Que l'on vienne de l'Almedina, de la porte de la Mer ou de la porte de Pechina, il suffisait de suivre la route pour y aboutir.

Cela faisait près d'une heure que les clochers avaient sonné tierce. Des centaines de pieds foulaient le labyrinthe sec et poussiéreux du quartier. Les rues, non pavées, étroites, sinueuses, escarpées, plutôt courtes d'ordinaire, s'adaptaient au terrain accidenté, se transformant à l'occasion en venelles et impasses ; leur

maigre amplitude laissait tout juste passer les chariots et rarement le soleil taquiner les yeux. La plus fréquentée était aussi la plus longue : la rue Real del Mar, qui coupait le quartier sur un axe nord-sud, comprenait dix-neuf commerces, quarante-sept maisons et quelques édifices publics.

Une nuée de volatiles piailliers la survola, faisant lever des têtes curieuses, et deux commerçants sur leur devanture blaguèrent à propos des prières prochaines de sœur María de San Juan.

Ils se figèrent, soudain conscients que des vibrations leur traversaient le corps.

Ils regardèrent autour d'eux, à gauche, à droite, au sol, et virent les bâtiments trembler, entendirent leurs composants s'entrechoquer, quelque part du cristal se briser. Les secousses allaient crescendo et tout s'enchaîna à une vitesse folle ; ils n'eurent pas le temps de réfléchir. À quelques pas, une façade tangua, des tuiles dégringolèrent ; ils se précipitèrent au centre de la rue, criant à leurs femmes et enfants de sortir, vite, mais il était trop tard, le phénomène sismique était en marche et rien ne pouvait plus l'arrêter. Des cloches sonnaient dans le lointain. En contrebas, une maison — était-ce celle des Peñalosa ? — s'effondra vers l'avant et le fracas de ses briques, leur roulement dans la poussière, provoqua des exclamations de stupeur. Une silhouette sortit au pas de course d'un logement et, comme tous ceux qui se trouvaient dans la rue, fut projetée à terre par une violente bourrade.

Les constructions fissurées craquaient, basculaient vers l'avant, vers l'arrière, sans que l'on sache à quelle extrémité de ce

mouvement de balancier elles allaient s'écrouler, et des cris dramatiques, des cris à faire peur, tirés du plus profond du ventre et chargés de l'impuissance des êtres frappés par le sort, s'élevaient au cœur de ce qui était encore, mais plus pour très longtemps, une rue bordée de maisons.

Un choc aussi terrible que surprenant propulsa plusieurs façades vers l'avant, vers le vide, vers les ombres humaines prises au piège. Une pluie de pans de mur, de briques, de poutres, de gravats et de tuiles s'abattit sur les corps recroquevillés dans la poussière, les assomma, les ensevelit. Un nuage formidable gonfla, s'éleva dans la clarté du jour et se répandit avec célérité dans la Musalla, nourri par la succession des destructions. Le fracas des édifices qui s'effondraient les uns après les autres était effroyable et faisait croire à la fin du monde.

Chose impensable : sous les survivants à quatre pattes qui tentaient tant bien que mal de se cramponner à quelque chose, qui d'un œil inquiet surveillaient l'affaissement des derniers murs, des dernières maisons, de frénétiques vagues soulevaient le sol comme un vulgaire tapis et charriaient les éboulis le long de l'inclinaison de la rue Real del Mar, qui ne ressemblait plus à une artère mais à une carrière, à une avalanche, à une ruine du passé. Les vibrations perdaient en intensité. Une main poudrée et lézardée par des filets de sang émergeait d'une jetée de pierres qui barrait la voie publique et les soubresauts qui la parcouraient reflétaient sans doute la respiration de la seule terre. Des plaintes et des lamentations sortaient de l'invisible. Une paire d'escarpins se redressa, escalada un amas de décombres, glissa sur une brique

et prit la fuite vers les hauteurs. Au loin, une toux caverneuse semblait revenir d'entre les morts. D'autres pieds gravirent le monticule, trois ou quatre individus, les uns à la suite des autres, étourdis, affolés, poussés par l'instinct ou le mimétisme à remonter la pente du désastre. Ils contournèrent deux poutres qui jaillissaient au milieu d'un fatras informe et des débris craquèrent sous leur passage. Leurs yeux furtifs balayaient, incrédules, ce qui demeurait de la rue Real del Mar. Parfois, des pans de constructions restaient debout, comme cette façade qui se maintenait droite — on se demandait comment — malgré l'effondrement de ses murs d'appoint ; mais bien souvent n'apparaissaient plus que des élévations de pierres d'un mètre ou deux, fissurées, branlantes, où l'on devinait à peine ce qui autrefois avait été l'ouverture ici d'une porte, là d'une fenêtre, tant l'arrière-plan se remplissait du matelas lourd et étouffant des matériaux qui avaient chu pêle-mêle sur les occupants. La seule façon de s'orienter dans les ruines consistait à repérer ces vestiges et à les longer.

Un homme sur les fesses tentait de dégager sa jambe prisonnière d'un agglomérat de briques ; on l'aida.

Le haut de la rue, bien qu'empoussiéré lui aussi, avait jusque-là un peu mieux résisté au séisme. Les quelques maisons qui avaient tenu bon, plus majestueuses, plus spacieuses, avaient été construites par les marchands juifs et l'élite musulmane d'antan ; des lézardes sillonnaient leurs murs ; l'une d'entre elles, inclinée par-dessus l'étroit passage, luttait contre son destin et, de son ombre menaçante, invitait à presser le pas. Déjà les tremblements revenaient, s'amplifiaient et lui garantissaient une fin tragique. Les

jambes se hâtèrent vers la *plaza Vieja*, dont la moitié des édifices avait survécu et d'où s'échappait une rumeur humaine reconfortante.

Il y avait là des dizaines de visages, peut-être cinquante, peut-être cent. Ils étaient rassemblés au centre de la place, serrés les uns contre les autres, et tous ceux qui arrivaient en courant depuis l'extérieur venaient s'agglutiner à la masse qui, bras solidairement noués, luttait contre les vibrations bel et bien revenues — un combat qui s'annonçait difficile, car l'intensité des secousses croissait de seconde en seconde et les bâtiments qui entouraient les survivants recommençaient à frémir, à vaciller. Cette double danse hypnotique, celle des structures et celle des humains, s'accompagnait de commotions terribles dans le lointain qui, telles des percussions, rythmaient d'un tempo macabre la progression invisible des dégâts. Les façades déjà fissurées se crevassaient plus encore. Des exclamations soudaines indiquaient l'effondrement d'une tourelle surplombant une habitation ou la brutale inflexion d'un toit ; et la foule se déplaçait en conséquence.

Une brusque secousse balaya tout à coup les silhouettes mouvantes. Le tapage fut assourdissant. L'ombre dans laquelle baignait une partie de la *plaza Vieja* disparut au profit du soleil, lui-même très vite éclipsé par l'émergence d'un volumineux nuage de poussière. Des cris, des quintes de toux, des plaintes, des pleurs et des prières interminables s'ensuivirent. Quand allait prendre fin le châtement divin ?

Le tableau qui peu à peu se révélait était apocalyptique. Depuis la place, dont il ne restait rien ou presque, on découvrait que les

vergers proches, ceux du couvent de *las Puras*, avaient été ravagés et que les anciennes fermes qui abritaient la communauté religieuse gisaient au sol. Les bonnes sœurs de l'Immaculée Conception avaient-elles péri ? On avait beau chercher leurs voiles dans l'assistance, aucun n'apparaissait.

Plus grave, à l'est, les remparts qui descendaient de la colline de San Cristobal jusqu'à la porte de Pechina avaient subi de terribles destructions. Des tours de vigilance s'étaient effondrées sur les maisons en contrebas et de multiples brèches transperçaient la muraille. Sur le plan de la sécurité, cette nouvelle était effroyable. Aussitôt, les regards s'orientèrent vers les hauteurs, vers l'Alcazaba — cette forteresse susceptible d'abriter les survivants en cas d'attaque. Avait-elle tenu bon ?